

## L'élue

La Saskatchewan est une région du Canada. Son relatif isolement est dû à des barrières naturelles telles que le Bouclier canadien, les montagnes Rocheuses, ainsi qu'à l'immensité des distances à parcourir pour traverser la région des Grandes Prairies.

Les Nakota, premiers habitants de ces plaines, ont grandement facilité l'accès à ce territoire à leurs alliés, les Pieds-Noirs ou Niitsitapi (peuple originel), avec lesquels ils ont depuis toujours fait du commerce.

L'arrivée, aux alentours de 1730, des Nêhiyawak (Cris des plaines) va bouleverser la situation géopolitique de la Saskatchewan.

Les Pieds-Noirs fournissent chevaux et fusils aux Nakota et aux Nêhiyawak, ce qui leur donnera un avantage décisif et définitif sur leurs ennemis communs, les Astina et les Shoshones, notamment. Ils finiront par les vaincre et les chasser.

Mais cette alliance tripartite prendra fin avec les pratiques commerciales impitoyables des Nakota et des Nêhiyawak. Les Pieds-Noirs refuseront de s'y plier, et c'est ainsi qu'à défaut de tout autre ennemi, d'immenses Razzias auront lieu entre ces trois peuples régnant en maîtres sur la Saskatchewan.

Seule une petite tribu a subsisté au milieu de ces conflits, vivant au pied d'un promontoire rocheux, abritant un petit lac poissonneux, surmonté d'une immense grotte sacrée. Se nourrissant traditionnellement de chasse, de pêche et de cueillette, sans interaction avec tout autre peuple, cultivant le repli sur eux-mêmes.

Les Awanatu (peuple tortue), devant leur nom à l'esprit nature qu'ils vénèrent, totalement inconnus des livres d'histoire, ont su résister, en dépit de leur très petit nombre et de leur pacifisme.

Sans aucune violence, sans chercher à combattre, ils ont pourtant opposé une insurmontable résistance à leurs perpétuels agresseurs obnubilés par le contrôle total de cette région qu'ils considéraient comme étant leur.

La légende voudrait que, au sein des Awanatu, naisse tous les cent ans environ un enfant exceptionnel. Ou plutôt une enfant. Il s'agirait en effet systématiquement d'une fille, reconnaissable entre toutes par une marque spécifique, sorte de tache de naissance de forme triangulaire dans le creux de l'épaule.

Ce bébé, ces bébés, porteurs d'un immense pouvoir à même d'effrayer les plus grandes armées, sont censés avoir été garants de la sécurité de leur peuple contre les agressions incessantes.

Il est dit que si l'une de ces élues parvenait à l'âge adulte, toute guerre et toute violence en ce monde disparaîtraient, n'auraient plus possibilité d'être.

L'armement étant source de commerce et d'intérêts financiers phénoménaux, mais inutile sans conflits envisageables, cela expliquerait, sans aucun doute, l'ardeur de multiples nations ennemies à éradiquer les Awanatu, ainsi que l'extrême frilosité des historiens à en relater l'existence.

1800, Canada, Saskatchewan, village Awanatu.

Angeni (esprit) était émerveillée. Elle adorait ce petit plateau rocheux, sur lequel poussait une dense végétation emplie d'insectes en tout genre.

Elle accompagnait toujours, depuis qu'elle était en âge de marcher, son père, Apenimon (digne de confiance), au lac Anemy (supérieur). Plus habile pêcheur du village, il se débrouillait invariablement pour ramener quelques kilos de poissons, qu'ils partageaient toujours équitablement entre toutes les familles de leur petite communauté.

Angeni revenait systématiquement fière de son père, heureuse de ses journées passées à flâner et observer.

Ce jour, alors qu'elle était en totale admiration devant un tapis de jonquilles attirant de nombreux papillons, elle entendit son père ronchonner.

Peu coutumier du fait, il y mettait pourtant de l'ardeur.

— Que se passe-t-il, papa? Les Nakota t'ont volé ton poisson? Les Pieds-Noirs t'ont pris ton matériel de pêche?

— Non, penses-tu. Tant que tu seras avec moi, ils se tiendront à l'écart. Mais regarde ce lac. Il se passe quelque chose d'anormal. Les plantes semblent y pourrir et fermenter. Cela empoisonne lentement la faune aquatique, et j'ignore quelle en est la raison. Je n'aime pas ça, nous avons besoin de la pêche pour survivre, la chasse se fait difficile, avec les incursions de plus en plus fréquentes et envahissantes des Cris, Pieds-Noirs et autres emmerdeurs.

Angeni pouffa dans ses mains en coupe en entendant ce dernier mot sorti de la bouche de son si sage papa.

— Cela s'arrangera forcément, papa. Hein?

— Je l'espère. Je prie l'esprit de la grotte, le grand Awanatu. Il nous a toujours protégés et aidés, de toute sa bienveillance.

— Dis papa. Tu crois que c'est de lui que je tiens cette marque, là, sur mon épaule.

— Oui, Angeni. Tu es l'être élu. Grâce à toi, la paix régnera sur le monde. Tu es promise à une grande destinée, et lorsque tu seras grande, que ton pouvoir aura grandi aussi, alors tu répandras le bien sur cette terre. C'est ainsi.

— Ben dis donc, papa, je vais me dépêcher de m'amuser alors, parce qu'après, si je dois m'occuper de la terre entière, je n'aurai plus de temps pour le faire.

— Tu as bien raison, ma fille, profite-en. Et viens donc me donner quelques bisous avant d'être trop prise pour pouvoir imaginer le faire. Ensuite, moi, je vais essayer de pêcher notre dîner.

Angeni ne se fit pas prier plus longtemps et se jeta au cou d'Apenimon, pour recevoir une avalanche de baisers claquants et sonores. Les quelques chatouilles imprimées sur ses côtes eurent vite raison de sa bonne volonté, et, se défaisant de l'emprise de son père hilare, elle s'éloigna en riant et gloussant.

Alors qu'Apenimon reprenait son air maussade et son activité, elle leva la tête en direction de la grotte sacrée. Ce grand trou sombre creusé dans la roche, censé être la demeure du grand Awanatu.

Que de questions restaient en suspens dans son jeune cerveau, en constante ébullition, au sujet de cet esprit, sur lequel son peuple avait fondé toutes ses croyances et valeurs.

Elle avait souvent songé à escalader les quelques mètres nécessaires à atteindre la grotte. Mais l'interdiction était formelle, y contrevenir serait synonyme de punition exemplaire.

Puis, tout de même, la peur d'affronter Awanatu en personne était bien trop prégnante.

Selon la légende orale, c'était un esprit bon et bienveillant. L'esprit tortue, dont la carapace protégerait un jour le monde des desseins du mal présent en chacun des hommes de cette terre.

Et, pour se faire, il utiliserait un enfant Awanatu, le munissant de pouvoirs incommensurables à même d'anéantir le mal.

Chaque fois qu'elle se laissait aller à réfléchir à la question, elle ne pouvait imaginer une seule seconde qu'elle, petite fille gourmande et rondelette de cinq ans à peine, puisse être réellement l'élue, celle par qui Awanatu ferait un jour rejaillir le bien sur la terre.

Puis, inévitablement, le jeu et l'observation du monde l'entourant la détournaient de ses pensées, bien trop sérieuses pour une enfant aussi jeune.

Lorsque, plusieurs heures plus tard, ils redescendirent au village, son père ne portait que quelques menus fretins dans sa gibecière, agacé par son relatif échec. Vexé, surtout.

Les repas à venir seraient frugaux, ce qui n'entamerait en rien l'humeur générale.

Angeni vit sa mère, Ehawee (bonne riante), en train de moudre du grain sauvage à l'aide d'un mortier de pierre.

Elle se suspendit à son cou, et reçut une nouvelle rafale de bisous en cascade, pour son plus grand plaisir.

Leurs lourds cheveux noirs, forts, sains et brillants se mêlèrent et se confondirent, comme autant de liens forts et puissants unissant ces deux êtres. Une mère et sa fille.

La terre se mit à trembler légèrement, juste assez pour rider la surface des eaux, suffisamment tout de même pour alerter les sens de nos villageois.

— J'ignore ce qu'il se prépare, mais je n'aime pas ça, Ehawee. Le lac ne donne plus ses bienfaits, et maintenant, la terre gronde. Quelque chose d'important va se passer. Je suis inquiet.

— La pêche sera meilleure demain, Apenimon, je n'ai aucune crainte là-dessus. Nous avons de bonnes réserves de grain, nous pourrons faire face un bon moment aux impondérables. Et ce n'est pas la première fois que le sol tremble ainsi. Soyons confiants, Awanatu nous a toujours protégés, je ne vois aucune raison pour que cela change.

— Cette fois-ci, c'est différent. Je ne peux l'expliquer, mais je le ressens. Je suis très inquiet.

— Tu vas effrayer tout le monde. N'oublie pas qu'Awanatu veille sur nous, mais il ne souffrira aucun doute à son sujet.

Deux des hommes partis chasser le bison arrivèrent en trombe dans la petite clairière abritant le village. À leur expression de terreur et d'effroi, tous comprirent immédiatement, avant leur premier mot, qu'un danger imminent était en approche.

Ils n'eurent d'ailleurs le temps de rien dire que déjà, une vingtaine de guerriers Pieds-Noirs, chevauchant et armés jusqu'aux dents, firent irruption.

Les fusils se braquèrent sur les villageois, canons prêts à faire feu.

C'est alors que, totalement prise par la panique, sans rien préméditer, Angeni entra en état catatonique, et ne vit rien de ce qui se passa ensuite.

Les coups de feu résonnèrent dans toute l'immensité des plaines, ne rencontrant pas d'obstacle pour les freiner.

Des hommes tombèrent et abreuvèrent de leur sang cette terre sur laquelle ils avaient toujours vécu.

Seulement des hommes.

Aucune des femmes du village, aucun enfant ne furent touchés. En vérité, aucun Awanatu.

Chaque balle tirée par les Pieds-Noirs avait bien atteint une cible... mais pas celles visées.

Sous l'impulsion d'une force supérieure, et de loin, à leur volonté propre, les envahisseurs étaient passés d'agresseurs à agressés, de bourreaux à victimes, et ce par leurs propres soins.

Leurs armes s'étaient retournées contre leurs propriétaires, et ceux qui avaient le doigt sur la gâchette avaient payé de leur vie cet acte prémédité.

Tous atteints par les balles destinées aux Awanatus, les fiers et féroces guerriers Pieds-Noirs gisaient au sol, morts d'avoir voulu ôter la vie.

Ce n'était pas la première fois que le pouvoir d'Angeni se manifestait ainsi pour protéger les siens, sans même en avoir conscience, mais c'était à chaque fois un choc, un miracle aussi inespéré que bienvenu et... effrayant.

Ehawee s'était précipitée sous le tipi familial, son enfant inconsciente dans les bras, la peur au ventre. Elle prendrait soin d'Angeni jusqu'à ce qu'elle reprît ses esprits, et bien plus longtemps encore.

Apenimon se chargea d'évacuer les cadavres, de leur offrir une cérémonie mortuaire et une sépulture dignes de tout Indien, fut-il celui qui tenta de les assassiner, lui et les siens.

Ainsi allait donc la vie de ce petit village, entre occupations quotidiennes et agressions régulières. Résistant au milieu de ce territoire connaissant guerres et conflits, en perpétuels remaniements, à l'image de ce célèbre village gaulois de fiction déjouant les plans des Romains, mais sans jamais user de force, pas même pour se défendre.

Angeni, que décidément rien ne semblait pouvoir atteindre, au même titre que ses proches en sa présence, était promise à devenir le fer de lance d'Awanatu pour étendre son influence positive sur terre.

En dépit de son jeune âge, aucun ennemi ne semblait être de taille à la désarçonner du cheval de bataille d'Awanatus. Toutes celles qui l'avaient précédée au fil des siècles avaient fini par être sauvagement assassinées avant que leur pouvoir ne fût assez mûr pour leur permettre de contrer les attaques.

Mais Angeni semblait être la plus précoce de toutes, celle qui maîtrisait le pouvoir avant d'avoir atteint l'adolescence. Elle était de loin la plus puissante, la plus à même de mener les Awanatus, leur assurer prospérité et sécurité.

Malheureusement, Awanatu n'était pas le seul esprit nature, et l'invincibilité de ce petit peuple pacifique ne tenait qu'à l'équilibre des forces entre tous.

Si les humains et leurs armes n'étaient pas en mesure de venir à bout de cet îlot de paix, d'autres forces en présence œuvraient pour contrer l'influence d'Awanatu.

Ehawee avait allongé sa fille sur une peau de bison et lui caressait tendrement le front. Angeni n'avait toujours pas recouvré ses esprits lorsque son père revint.

— Apenimon, je suis inquiète. Chaque manifestation de son pouvoir est plus puissante que la précédente. J'ai peur pour elle, peur que son physique ne le supporte pas. Elle est si jeune, elle n'est pas prête pour ça. Regarde, elle a l'air si fatiguée... épuisée.

— Ne t'en fais pas, Ehawee. Elle est bien plus solide qu'il n'y paraît. Aucune avant elle

n'avait maîtrisé le pouvoir aussi jeune et avec autant d'aisance. Elle sera notre guide, et rien ne pourra stopper son ascension.

— J'aimerais avoir ton assurance. Les Niitsitapi, les Cris des plaines et les Nakota ne nous laisseront jamais tranquilles. Ils tentent de plus en plus d'incursions sur notre territoire. Ils ne nous épargneront aucune agression, nous harcèleront jusqu'à épuisement. Nous n'aurons jamais la paix, et cela finira par la tuer, Apenimon. Je le sens. Elle n'est pas encore assez forte pour supporter tout ça.

— Ne parle pas ainsi! Pour la première fois depuis nos origines, une élue est en mesure de réellement représenter Awanatu. Et c'est ainsi qu'il en ira. Je ne veux plus en discuter. Ce qui m'inquiète bien plus pour l'instant est l'état de notre lac. Je ne sais pas ce qu'il s'y passe, mais cela ne présage rien de bon. Prends bien soin de notre enfant, et elle prendra soin de nous à son tour. Je pars chasser, le lac n'étant pas généreux. Elle aura besoin de viande pour se remettre et devenir forte.

Son aptitude à la chasse ne lui fit pas défaut, et Apenimon rentra plus tard avec deux lapins et un lièvre. Ehawee prépara les deux lapins le soir même, accompagnés d'un ragoût de racines et d'herbes sauvages.

Angeni dévora littéralement, pour le plus grand plaisir de son père et soulagement de sa mère.

Cette nuit-là, tout le village dormit d'un profond sommeil dont il ne se réveillerait jamais.

Le lac, sujet de toutes les angoisses d'Apenimon, après avoir nourri ce peuple pacifique, allait devenir son pire ennemi.

Depuis quelques mois déjà, la végétation aquatique "encroûtante" et les dépôts de vase et de limon étouffaient le lac, créant d'énormes poches de CO<sub>2</sub>, retenues au fond et grandissant chaque jour.

Une petite secousse sismique suffit alors à libérer de gigantesques quantités de ce gaz. Cette éruption limnique dévala le promontoire rocheux pour englober les villageois durant leur sommeil.

Aucun de ceux présents cette triste nuit ne survécut, tuant dans l'œuf les prémices du règne d'Awanatu.

Angeni ne serait donc pas celle par qui la paix envahirait le monde.

Seuls les quelques Awanatus partis en chasse et en récoltes lointaines survécurent, et avec eux, les gènes du peuple élu et la légende orale.

Il faudrait donc attendre cent ans, cinq cents ou bien mille, mais le jour viendrait...

2000, 10 janvier, France, Mornegueule, Bibliothèque municipale.

Marc referma ce livre qu'il compulsait maintenant depuis bientôt cinq heures.

Il se frotta les yeux du pouce et de l'index, pour finir par serrer l'arête de son nez.

Puis, dos appuyé avec force contre le dossier, il leva haut les bras pour s'étirer, baillant à s'en décrocher la lurette. Le fauteuil craqua et protesta, menaçant de s'effondrer si Marc poursuivait son effort.

Il regarda un instant cette couverture cartonnée simple et de mauvaise qualité, sans aucun motif, ne comportant que le titre, "Contes et légendes amérindiens". Dessous, en petites lettres à peine visibles, les initiales de l'auteur, R.M., sans autre renseignement visible, ni préface ni prologue permettant d'en savoir davantage à son sujet. Pas même d'éditeur, qu'il aurait été si aisé de contacter.

Marc était un petit détective de province, ni réputé ni même réellement doué.

Il s'était mis à son compte cinq ans auparavant, dans cette charmante petite ville, celle où il avait passé l'essentiel de sa vie, des culottes courtes aux pantalons stricts.

Il n'avait quitté Mornegueule que pour suivre des études de journalisme, en même temps que cette rousse aux cuisses veloutées qui l'avait rendu fou. Dieu sait si Martha n'avait pas le feu qu'à sa divine chevelure.

Cette garce lui avait fait perdre la tête, avait guidé ses choix, l'avait utilisé pour quitter son petit bled paumé. Puis elle l'avait largué sans regret ni douleur comme un vieux jean élimé lorsque l'occasion de lobotomiser un autre homme, plus riche et plus influent s'était présentée. À grands coups de chairs dénudées, de tétons dardés sous des tee-shirts trop serrés et de fesses indécentement moulées dans ses shorts miniatures. Quand il s'agissait de jouer de ses atouts hérités et innés, Martha était une virtuose. La réputation sulfureuse qu'elle s'était taillée, mot plutôt bien adapté, n'était en rien usurpée. Les garçons du collège de Mornegueule avaient coutume de dire qu'elle possédait un pouvoir sur les fluides, qu'elle était capable de contrôler leur circulation sanguine à les faire saigner du nez, puis à diriger ce flux en un seul et unique point de leur corps, à en craquer le plus large de leurs caleçons.

Marc s'était donc retrouvé à suivre des études littéraires qui ne l'intéressaient nullement, avec un résultat final réellement médiocre. Il était rentré trois ans plus tard, sans le sou ni diplôme.

Il avait décroché ce petit boulot de magasinier chez le vieux Joe la bricole, quincailler de père en fils, mais gros connard congénital sur bien plus de générations encore. Les gènes de cette famille bien connue de la région ne s'étaient jusque là jamais démentis, et il semblait que Joe fût en la matière particulièrement bien doté, un surdoué, aboutissement d'une sélection génétique stricte. C'est que dans la famille, on s'était toujours évertué à ne surtout pas diluer les aptitudes héritées par de hasardeux mélanges, on ne mariait les gros cons qu'avec de grosses connasses.

Ce fumier de vieillard lui en avait fait baver, l'humiliant à loisir à la moindre occasion.

Mais il avait tenu bon, retenu avec une angélique patience les insultes qui grossissaient et lui brûlaient la gorge à l'étouffer, entravé ses poings animés d'une vie propre et qui ne demandaient qu'à aller percuter cette gueule infernale.

Il avait économisé longuement sur son maigre salaire, jusqu'à avoir assez. Assez pour quoi?

Pour réaliser son rêve. Fêru de polars, ses héros avaient toujours été des détectives privés d'exception. Aussi, lorsque l'occasion de louer ce petit bureau relativement bien placé s'était présentée, l'avait-il saisie. Et s'était fièrement mis à son compte. Détective Marc Tapage, marqué en grandes lettres sur la porte d'entrée. Certes, il n'avait pas l'étoffe de ses illustres idoles... pas encore, pensait-il. Selon lui, ce n'était qu'une question d'opportunité, seule l'affaire faisait le grand détective.

Ses affaires à lui, justement, n'étaient guère florissantes, et en dehors de quelques grand-mères à la recherche de leur toutou fugueur ou autres mères le suppliant de retrouver le

doudou perdu de leur si cher, mais si insupportable chiard, sa clientèle était pour le moins... évanescence.

Aussi, lorsque cet homme mystérieux avait pénétré son bureau mité où l'odeur de moisissure était bien plus présente que celle du traditionnel bon whisky présent dans les romans, il avait saisi cette opportunité offerte avec soulagement. Peu lui importait que la requête fût étrange, au moins le sortait-elle de la rubrique animaux perdus. Et l'homme avait payé une confortable avance, cash. Cela justifiait qu'il accepte sans sourciller, sans poser la moindre question sur le but de la chose.

Il s'était donc lancé dans des recherches sur les légendes amérindiennes. Pourquoi ici, en France?

L'homme voulait retrouver trace d'une jeune Indienne ayant migré cent ans auparavant, selon ses dires. Il tenait absolument à ce que Marc retrace son parcours, son histoire, chacun de ses faits et gestes.

Marc connaissait très bien la bibliothécaire de Mornegueule, cette brave Annie. Ils avaient suivi toute leur scolarité ensemble, et il l'avait toujours soupçonnée d'en pincer pour lui. À l'époque, il était trop subjugué par la chair exposée de la rousse tentatrice pour seulement jeter un œil à Annie. Mais aujourd'hui...

C'est donc tout naturellement qu'il s'était adressé à elle en priorité, et qu'elle lui avait proposé cet ouvrage quasi providentiel.

Quelle chance de tomber dessus dès ses premières recherches! Quel hasard! Mais n'était-ce pas là l'une des composantes nécessaires à la naissance d'un grand?

Il en était certain, il tenait là l'affaire qui ferait de lui l'égal des détectives les plus célèbres.

Il regarda avec dégoût les boutonniers tendues à exploser de sa vieille chemise de flanelle, sa préférée, et se dit qu'il serait temps qu'il commence à s'aimer davantage que les fritures de la mère Fricard.

Après sa consécration, il pourrait se permettre de manger sain et équilibré, de prendre soin de son physique et de sa vie. Ouais.

En attendant, il avait faim. Et rien n'aurait su mieux correspondre à ses envies que ces foutues fritures bien grasses. Il serait toujours temps plus tard de songer à sa ligne, d'éliminer cette maudite bedaine.

Il se leva, s'empara du livre, et le ramena à Annie.

— Merci beaucoup Annie. Dis-moi, tu n'en saurais pas plus au sujet de l'auteur de ce livre. J'ai trouvé quelques éléments intéressants, mais savoir qui l'a écrit pourrait m'en apprendre davantage.

— Tu enquêtes sur quoi, au juste, Marc? Excuse ma question, mais ça me paraît étrange de vouloir des renseignements sur des légendes d'un autre continent, pour un détective. Tu obtiendrais sûrement beaucoup plus en te rendant directement en Amérique, non?

— Mon commanditaire veut en savoir plus sur certains événements ayant eu lieu ici même, figure-toi.

— Quel rapport avec les Indiens, alors?

— Peu importe, Annie, peu importe. Donc, dis-moi, connais-tu l'auteur de ce bouquin?

— Je sais de qui il s'agit, oui, et c'est lui aussi quelqu'un de la région. Enfin, c'était, car je doute qu'il soit toujours en vie. Il a écrit ce livre en 1925. J'ignore quel âge il avait alors, mais si tu veux mon avis, il a dû embrasser une carrière d'archéologue depuis bien longtemps.

— Ouais, je me doute bien, mais qui c'était?

— Suis-moi, il faut que je consulte les registres.

Annie se dirigea vers son bureau en ondulant du bassin, moulée dans son joli tailleur gris. Strict, mais assez classe. La chemise blanche immaculée ne dépareillait pas, et suivait au plus près la courbe de sa poitrine charnue, que Marc n'imaginait pas autrement que ferme et délicieusement douce.

La trentaine bien pesée habillait à merveille celle jolie jeune femme. Un peu trop coincée, certainement, mais cela valait toujours mieux que l'ouverture extrême de cette salope de Martha.

Annie portait une très belle natte blonde, de laquelle ne dépassait aucun cheveu rebelle. Elle était toujours impeccable. De grosses lunettes aux épaisses montures noires lui mangeaient le visage, la faisaient paraître plus vieille qu'elle ne l'était. Mais en détaillant cette menue figure, il était aisé, pour qui savait ouvrir les yeux, de déceler une certaine beauté. Une beauté certaine, même.

Et aussi stricte et coincée fut-elle, Marc ne pouvait s'empêcher de trouver ses formes, enserrées dans un carcan textile pourtant destiné à repousser les avances, hautement sexy et excitantes.

Elle compulsa longuement les archives, puis redressa la tête vers Marc.

— Il habitait Mornegueule, tu sais. Il avait légué ce livre à la bibliothèque, d'après les registres. C'est le seul exemplaire connu d'ailleurs. J'avoue que je ne connais pas la valeur historique de pareil ouvrage. Il se nommait Renaud Mollard, né en 1892. Son grand-père avait été instituteur au village. Une sacrée peau de vache, si j'en crois les allusions qui y sont succinctement faites. Renaud était atteint, vers la fin, d'une maladie respiratoire incurable, semble-t-il. Il était interné à l'hôpital public. Bah, là ce n'est pas compliqué, il n'y en a qu'un. Tu pourrais peut-être obtenir des renseignements sur lui là-bas. Bien qu'à mon avis, ça doit faire si longtemps qu'il est mort que plus personne ne doit se souvenir de lui.

— Merci pour tous ces renseignements, ma chère Annie. Ça me sera utile et précieux, surtout ce petit bouquin. J'en reviens toujours pas d'être tombé dessus aussi vite. Grâce à toi.

— Oh, de rien, c'est mon boulot, hein, répondit-elle en rougissant légèrement.

— Pour te remercier, puis-je te convier à dîner, ce soir?

— Tel que je te connais, tu vas encore aller traîner chez la mère Fricard. Une soirée chez elle et c'est mon cul et mes hanches qui en pâtiront pour des années. Non merci! Non, sans blague, je te remercie, mais ce soir j'ai un rendez-vous important.

— Ça leur ferait pas de mal de prendre un peu le large, à ton joli cul et à tes jolies hanches, hein. Et ton rendez-vous, c'est un homme? Beau? Riche?

— Riche, oui, on peut le dire. Beau? J'imagine que ça doit bien dépendre des goûts. Mais quand même... tu me diras, certains trouvent les bouledogues anglais très beaux, donc peut-être que...

— Mais c'est qui? C'est pour ton boulot?

— Eh, mais c'est quoi cet interrogatoire, môssieu le détective? Suis-je le sujet de votre enquête? Quel est ce soudain intérêt, hum? Et pour précision, oui, c'est bien dans le cadre du boulot, et rien d'autre, curieux.

— Bien. Alors tout va bien. Que je ne voie pas un vieux lubrique tourner autour de ce joli petit bout de femme, hein?

— Oh si, regarde, ils sont légion à me tourner autour. Je suis débordée.

— Ben je comprends pas pourquoi ce n'est pas le cas, justement. T'es si jolie. Remarque, si tu refuses toutes les invitations, ça s'explique probablement, hein...



— J'accepterai la tienne, promis... mais pas ce soir. Cela vous va-t-il, monsieur le détective?

— Je crois que je serai bien obligé de m'en contenter. Bon, je te souhaite bonne chance pour ce soir, Annie, merci encore, et... pas de folies ce soir, hein?

— Bonne soirée, Marc. La seule folie que j'aurais pu imaginer faire avec cet homme ça aurait pu être, à l'extrême limite, faire une partie d'échecs en buvant un café trop fort, tu vois?

— Je vois... et ça me va. Alors, lâche-toi, bois un expresso avec lui, si tu veux. Mais tu ne perds rien pour attendre, il te faudra me réserver une soirée, rien que pour moi.

— Promis.

— Mais je t'avertis... je n'aime ni le café ni les échecs.

Annie rit en secouant la tête, comme pour lui signifier «mais que tu es bête».

Marc lui déposa un baiser sur la joue, puis emprunta la sortie en levant la main en salut.

19h00. La nuit était déjà tombée, les éclairages publics allumés.

Aucune voiture en dehors de celles garées au pied des habitations, pas de circulation. Seuls quelques cris de chats en rut et de chattes en chaleurs venaient couvrir les disputes d'ivrognes et de couples mal accordés dans le secret des foyers.

Il s'apprêtait à remonter dans sa vieille Corsa envahie de rouille, puis, s'avisant de l'extrême douceur ambiante pour ce mois de janvier, il décida de gagner le restaurant de la mère Fricard à pied.

Si parfois il rêvait d'autres horizons, il ne pouvait s'empêcher d'aimer tendrement cette petite bourgade. Tout y était pourri et délabré, plus ou moins déglingué au même titre que les habitants, mais il y faisait bon vivre.

Il prit garde de ne pas glisser sur l'énorme flaque de vomi laissée là négligemment par, il le savait sans le voir, le vieux Léon. La couleur caractéristique de ces humeurs stomacales ne pouvait tromper le fin détective. Nul autre que Léon ne buvait suffisamment de picrate pour atteindre cette perfection dans le rouge bordeaux. Un jour peut-être, Léon serait-il reconnu comme artiste de rue? En attendant, deux chiens se précipitèrent pour engloutir ce dont l'estomac de Léon ne voulait plus.

Marc les reconnut de suite, deux petits chiens tachetés, vilains et moches en diable, sortes de bâtards teigneux et hargneux taillés pour la survie. Ils naviguaient toujours aux alentours proches de Léon, comme autant de mouettes suivant le chalutier, promesse d'un bon dîner.

Il était comme ça, le Léon, toujours prompt à partager et ami des animaux.

Au bout de la rue descendante, l'enseigne clignotante du resto restait le seul signe d'animation à cette heure.

Il y avait bien le bistrot du grand Babaduk, pour s'encanailler jusqu'à pas d'heure, mais cela restait assez risqué de s'y aventurer. La faune qui fréquentait ce point de ravitaillement n'était en général aimable que jusqu'à environ dix verres et quart. Au-delà, tout étranger au groupe soudé d'éternels pochetrans, et à fortiori tout buveur modéré, compromettrait irrémédiablement sa santé bucco-dentaire. Chez Babaduk, ça picolait sévère, 365 jours par an, 20 heures sur 24. Ça savatait copieux aussi, au bas mot trois fois par semaine.

Les gendarmes connaissaient bien les usagers des lieux pour les avoir tous embarqués au moins une dizaine de fois chacun.

Marc y avait passé quelques soirées, à l'occasion. Il s'y était plutôt bien amusé après avoir ingurgité le quota obligatoire de bibine pour être admis au club.

Bien évidemment, il ne fallait pas s'attendre là-bas à un joli club huppé empli de

membres plus distingués les uns que les autres.

Chez Babaduk, en commençant par sa propre personne, ce n'était pas du "tout en finesse", on faisait dans le gras, le bruyant et le vulgaire.

Mais une fois chauffé à blanc par l'alcool distillé par Babaduk lui-même, tout finissait par devenir drôle et fin, tout était sujet à rires idiots. Ils se découvraient tous une amitié indéfectible et ancienne, dégouлинаient de bons sentiments les uns envers les autres. Jusqu'au moment où, bien sûr, un bouc émissaire fut choisi, soit qu'il ne bût pas au même rythme que les autres, soit qu'il ne payât pas suffisamment de tournées au goût des locataires permanents.

Celui-là finissait mal sa soirée et gagnait un ticket pour les urgences, ainsi que le droit à manger de la purée et des smoothies pour les quelques mois suivants.

Oui, en gros, le bistrot de Babaduk réunissait ce qui se faisait de mieux en matière de salopards dans la région.

Devant la friterie, le petit Jojo, 14 ans, avec toute l'arrogance (ou la connerie?) de la jeunesse, exhibait ses muscles naissants sous un marcel dégueulasse, fièrement planté sur la selle de son Peugeot 103 rafistolé de toutes pièces.

Bien qu'il ne fit pas froid pour la saison, ses bras étaient dévorés d'une chair de poule qu'il cherchait tant bien que mal à maîtriser, pour ne surtout pas avouer aux deux jeunes filles énamourées qui le contemplaient en bavant que lui, Jojo dur à cuire, en aucun cas ne pouvait avoir froid, jamais n'aurait la faiblesse de se laisser aller à grelotter.

Son visage pourri d'acné ne semblait pas rebuter les deux jeunes princesses émerveillées par la prestance de ce chevalier à la monture aussi bardée d'acier que leurs bouches aux dents appareillées.

Marc connaissait assez bien ce minot, mais surtout son casse-couilles de papa. Là encore, les gènes n'avaient pas trahi, ce gamin-ci était bien le fils de son père.

Un emmerdeur patenté, semblant baser toute sa vie sur le harcèlement de son prochain.

Il circulait en permanence, poignée en coin, sur son engin plus bruyant que rapide, au mépris de toutes les règles de sécurité et du Code de la route. Sans casque, bien évidemment. Sur ce point, Marc avait toujours pensé que ce n'était pas là un risque majeur pour ce décérébré congénital, dût-il subir un important choc à la tête.

Lorsqu'il passa à son niveau, Jojo lui jeta un regard de mépris et de défiance, à lui donner des envies de baffes dans la gueule. Les deux pouliches au bouton pubien surchauffé gloussèrent d'aisance devant tant d'assurance affichée.

Marc ignora ces petits cons, et poussa la porte du resto.

Changement d'ambiance. La lumière jaunâtre et tamisée donnait aux lieux une allure pisseuse non sans rappeler les latrines publiques. Cependant, dans cet état de fait, l'éclairage ne pouvait être tenu pour seul responsable.

Les murs luisaient de vapeurs d'huile déposées au fil des années, couche après couche, sans jamais avoir été lessivés et récurés. Les rideaux aux fenêtres tombaient lourdement sans avoir besoin pour cela d'avoir un ourlet plombé, l'atmosphère saturée y était suffisante.

Chaque pas sur le vieux lino rendu cassant par les années et le manque de soin donnait systématiquement l'impression d'arracher un sparadrap ou une bande de cire dépilatoire.

Seules les assises et les tables étaient régulièrement (assez, en tout cas aux yeux de Marc) nettoyées, pour éviter de prendre au piège tous les clients qui viendraient s'y installer.

Bien sûr, l'odeur qui flottait dans cette pièce n'était pas en reste pour rappeler que la cuisine proposée ici n'avait rien d'un resto étoilé. Non, pas de menu gastro ici, ou alors

seulement pour les fragiles de la tripe.

Tout dans ces lieux était huileux et transpirait le gras, les murs, le sol, la bouffe... et la patronne.

La brave et vieille mère Fricard, comme tout le monde l'appelait. Josepha, pour les intimes, ceux que la menace d'infarctus par ingestion massive de matières grasses ne faisait pas reculer.

Marc avait toujours apprécié cette femme dont la rondeur rappelait à tous que sa cuisine ne pouvait être toxique puisqu'elle la consommait. Depuis tout petit, il avait souvenir de repas pris ici, avec ses parents. Il avait fini par penser qu'elle était déjà là à la création du monde.

Ses cheveux, supposément grisâtres, avaient le même jaune pisseux que les meubles alentour, mais elle savait remettre vertement tout le monde à sa place par des saillies hautes en couleur lorsque d'aventure certains se permettaient des débordements déplacés.

Un couple accompagné d'un garçon de sept ou huit ans était déjà installé à une table, et au comptoir, comme toujours, le vieux Niabic refaisait le monde en sirotant une bière bien fraîche.

— Oh, voyez-vous qui voilà? Le petit Marcus. Dis-moi mon biquet, va falloir songer à te trouver une épouse, c'est quand même pas en bouffant tous les soirs chez moi que tu vas perdre cette jolie bedaine.

— Bonsoir Josepha, bonsoir tout le monde. Te préoccupe donc pas de ma bedaine, et sers-moi plutôt un demi avec un échantillonnage de ce que tu fais de pire en matière de diététique. Un truc huileux, quoi.

— Pour ça, y a pas à se casser la tête, tout est à la même enseigne. Chez nous, 50% de matières grasses, c'est de l'allégé pour les fêrus de régimes hypo caloriques. J'ai reçu des calamars et des moules, je vais te faire des beignets dont tu me diras des nouvelles. Tes moustaches s'en souviendront longtemps, mon bichon, tu tacheras tes mouchoirs avec tes babines grasses dans quelques mois encore.

— Parfait, c'est tout ce dont j'ai besoin. Tu me prévoiras quelque chose à emporter, pour le vieux Léon. Il a encore dégueulé partout, il doit plus avoir grand-chose dans l'estomac.

— Pas de souci mon chéri. Je te fais ça aux petits oignons, Léon aura de quoi tenir une année complète avec ce que je vais lui préparer. Ça fait un moment que je l'ai pas vu, dis donc. Je me demandais justement s'il avait pas passé l'arme à gauche, le pauvre vieux.

— Pas encore, si j'en juge par les traces qu'il laisse. Avec ta cuisine au moins, il pourra dégueuler sans s'irriter la gorge, ça glissera tout seul.

Josepha hulula cinq bonnes minutes, tout en préparant ses beignets.

— Alors Niabic, comment va le plus fidèle client de cette empoisonneuse publique?

— On va dire que ça roule. Tu veux connaître mon secret de longévité, ptit gars?

— Bah, je sens bien la connerie poindre dans ton regard, mais j'attends, livre-moi ta science.

— Ben vois-tu, faut jamais oublier de s'hydrater. C'est important ça, c'est la principale cause de décès des vieux comme moi. Ils se fripent et se ratatinent comme de vieilles patates, et ils finissent par en crever. Moi, jamais je serai pris au dépourvu, crois moi, chaque cellule de mon corps est imbibée comme un raisin de Corinthe regonflé au rhum.

— Je vois, c'est donc dans un but médical que tu t'abreuves à cette fontaine magique, là, répondit Marc en pointant la tireuse à pression du doigt.

— Mais attends, c'est pas fini, je t'ai pas livré l'élément le plus important, celui sans lequel même si tu t'hydrates comme un tampon hygiénique, tu crèveras quand même dans un sale état.

— Ben vas-y, cesse de nous faire poireauter, aide-nous à vivre plus longtemps.

— Le truc primordial, c'est de jamais, jamais, tu m'entends, jamais goûter à la bouffe que sert la Josepha dans ce bouiboui mortel. Moi je mange jamais ici.

Les clients derrière s'esclaffèrent, d'autant plus lorsque Josepha s'étouffa de rire derrière ses friteuses.

— T'imagines, Marcus, ça doit bien faire soixante-dix ans que je connais cette vieille baderne de Niabic. Je me souviens encore de lui adolescent. Il était crétin, ma parole, t'as jamais vu ça. À cette époque-là, tout le monde disait qu'il était à l'âge bête, que ça lui passerait. Ben tu vois, le souci, c'est qu'il y est resté, il s'est vraiment pas amélioré, l'ahuri. Autant de décennies d'expérience pour rester aussi con, si c'est pas du gâchis, ça...

Niabic en cracha sa mousseuse, au risque de se déshydrater, et accompagné de Marc, ils prirent une bonne tranche de rire en apéritif.

Puis Josepha amena les plats, dont Marc s'empara avec avidité pour s'installer à une table.

Accroc au cholestérol, Marc était un véritable junkie venant chercher sa dose quotidienne chez son dealer Josepha.

Il sirota sa bière et ingéra son gras avec délectation.

— Tu veux un café, Marcus? La bouffe de Léon est bientôt prête.

— Volontiers. De toute façon, avec ce que je viens d'avalier, je doute que mon organisme me foute suffisamment la paix pour que je puisse dormir. Tiens, Josepha, toi qui connais tout le monde dans ce bled et alentour, tu vas peut-être pouvoir me renseigner.

— Dis toujours, je t'écoute, gamin.

— Est-ce que tu aurais connu un certain Renaud Mollard? Un type né en 1892, je crois bien. En 1925, il a écrit un bouquin que j'ai consulté tout à l'heure à la biblio.

— Si j'ai connu le Renaud? Un peu que je l'ai connu. Il était ami avec mon père. Une gueule d'empeigne, à jamais la fermer, mais dans le fond un gentil gars. Et je vais sûrement t'apprendre un truc. Vu comment tu en parles, tu penses qu'il est mort, non?

— Ben... vu sa date de naissance...

— Tu te trompes donc. Aux dernières nouvelles que j'ai eues de lui, il était bien vivant, et il pourrissait la vie du personnel de l'hôpital.

— Ben dis donc, il aurait... 108 ans! Et ça fait déjà longtemps qu'il est malade, d'après ce que j'ai compris. Un increvable.

— S'il est toujours aussi exubérant, tu devrais pas oublier de sitôt ta rencontre avec lui, crois-moi. Mais t'as bien dit que tu venais de la bibliothèque avant d'arriver ici?

— Euh, oui.

— Et t'attends quoi, jeune couillon, pour emballer Annie. Vous êtes faits l'un pour l'autre, tout le monde le voit et le sait, sauf vous deux apparemment. Vous attendez d'être vieux et flasques pour vous coller ensemble?

— Pour la séduire, faudra déjà que j'arrête de venir manger chez toi, Josepha. Regarde-moi ce bide que je me tiens. On peut pas dire que ce soit l'atout le plus sexy pour séduire une belle jeune femme comme elle.

— Parce que tu crois vraiment qu'elle en a quelque chose à faire? T'es décidément un irréductible couillon. Regarde ce paquet que je viens de préparer pour Léon. Tu vois les grosses taches de gras qui transpercent le papier? Ben le Léon, l'emballage, il s'en foutra, il dévorera l'intérieur avec délectation. Annie et toi, c'est pareil.

— C'est la chose la plus romantique que j'aie jamais entendue, vraiment. T'es une perle ma Josepha.

— Ouais, une bonne grosse perle, ajouta Niabic.

Les rires fusèrent de toutes parts, puis Marc prit congé.

Dehors, le petit Jojo était toujours là, le cul vissé sur son 50cm<sup>3</sup>, en train de laver les dents du fond et la lulette à l'une des deux pisseuses. L'autre, évincée par le pouilleux chevalier et ne tenant probablement pas à tenir la chandelle, s'était retirée, honteuse et frustrée.

Les bruits de succion et le filet de bave s'échappant de l'union de ces deux-là donnèrent un haut-le-cœur à Marc, et il craignit un instant de lubrifier le couple d'un jet gras et nauséabond.

Sentant sa présence, Jojo réussit à vaincre l'effet ventouse et à se détacher de son aimée, pomme luisante et nette.

La petite cracha de suite un mollard bien gratté, classe internationale, féminité exacerbée.

Jojo fit un signe de tête à Marc, interrogatif pour moitié, de défiance pour l'autre.

Marc passa à nouveau sans relever la provocation, et les tourtereaux purent s'adonner à nouveau à leur étude approfondie des langues appliquées.

Il marcha en direction des dernières traces laissées par Léon, et fut vite pris en chasse par les deux ratiers. Ils restèrent dans son sillage olfactif tout le temps, sens et sinus en émois.

Marc finit par retrouver Léon sous un vieux tas de cartons, à l'abri d'un amas de tôles, cuvant un improbable vin rouge, probablement plus proche des produits d'entretien que des denrées alimentaires.

Si d'aucuns ne jurent que par les crus de grands vignobles, lui se contentait de ce petit rouquin, aussi peu onéreux qu'ignoble. Il en avait d'ailleurs acquis la couleur, mimétisme admirable, au fil du temps et des "pochetronades". Pour être précis, son sang aurait certainement fait un boudin exécrable, mais additionné de fruits, une sangria acceptable.

Il se redressa en position assise, jeta un regard éteint à Marc.

Il lui fallut bien deux minutes pour le reconnaître, et alors seulement un sourire gêné par le vomi séché autour de ses lèvres craquelées illumina son visage et ses yeux.

— Hé, mon gars, comment qu'tu vas?

— Bien, Léon, bien. Les affaires reprennent. Et toi, mon vieux?

— Baaaah, moi... mes vieux os me foutent pas la paix, chuis qu'un gros paquet de douleurs, tu vois?

— Je vois. Tu t'es toujours pas renseigné, j'imagine, pour obtenir un logement, au moins temporaire?

— Naaan. Trop tard pour moi, ça. Chuis un vieil animal sauvage, j'ai besoin d'air.

— T'en mourras, tu le sais ça. L'hiver a pas l'air de vouloir être rude, mais s'il se met à faire vraiment froid, tu résisteras pas. Tiens, je t'ai amené quelque chose à te mettre sous la dent.

— Oh, ça vient de chez la vieille Fricard, ça, je reconnais aux auréoles de gras, paquet délicacé. T'as pas quelque chose à boire, avec ça?

— Putain t'es gonflé, quand même. Arrête de boire ta bibine de merde, tu te pourris l'intérieur.

— Tu dois comprendre. J'ai plus personne pour me réchauffer le cœur, moi. Alors mon picrate, ça m'aide à supporter, et ça m'apporte un semblant de chaleur.

— Ouais, ben ça finira bien par te refroidir pour de bon. Allez, mange tant que c'est chaud et avant que les deux clebs viennent te dépouiller.

— Tu les as vus, ceux-là? Sont toujours à me tourner autour. Chais pas pourquoi, pourtant je leur donne jamais rien.

—Bah, tu fais bien plus pour eux que tu ne penses. Tu leur réchauffes le cœur, on va dire. Allez, je rentre, prends soin de toi, vieux fou.

— Salut mon gars. Merci pour la bouffe. Ça va me caler pour un moment. Pi j'en filerai peut-être un peu aux deux clébards, là. J'vais m'en faire des potes.

— De toute façon, d'une manière ou d'une autre, tu leur en donneras, je crois.

— Hein?

— Rien, laisse tomber. Bonne nuit, Léon.

— Bonne nuit, mon gars.

Marc remonta la rue jusqu'à sa voiture, garée devant la bibliothèque. Il jeta un œil au vieux bâtiment fermé, pensant qu'il reviendrait assurément, et pas seulement pour y faire des recherches.

Avant de s'installer au volant, il dégagea le siège et le sol d'une multitude de papiers gras, paquets de cigarettes et de chewing-gum vides. Quelques bouteilles ayant roulé sous les pédales, aussi. Un jour, il faudrait vraiment qu'il se décide à faire le ménage là-dedans.

Surtout s'il prévoyait d'emmener Annie.

Merde, elle méritait mieux que ça, tout de même. Il louerait probablement un véhicule ce jour-là, trop de boulot pour nettoyer sa bagnole. Comment avait-il pu emmagasiner autant de merdes dans un lieu si contigu?

Pareil pour son bureau. Le jour où monsieur Vargas, son plus gros (mais aussi unique) client, avait débarqué à l'improviste, il avait eu la honte de sa vie. Contraint de débarrasser une chaise d'un amas de cartons de pizzas, pour certains contenant encore quelques portions moisies bien chevelues. La moquette parsemée de miettes et de pépites d'origine inconnue, collées et incrustées.

Les bouteilles roulant au sol, les papiers et factures volant à tout va. Comment faire bonne impression au premier regard?

Jamais il ne s'était senti si merdeux.

Pourtant, monsieur Vargas n'avait prêté aucune attention à tout cela, ne semblait même pas avoir relevé. Il s'était assis sans réticence, sans crainte de la tache, en dépit du prix exorbitant de son magnifique costume.

Pas un instant il n'avait hésité à lui confier cette affaire. Comme s'il savait par avance que c'était lui et lui seul qu'il voulait pour enquêter.

Pourquoi? Le cash balancé sur le bureau avait fait avorter toute réflexion chez Marc.

Pas de questions à se poser, il avait besoin de ce fric, point barre.

Le moteur hésita et toussa de nombreuses fois avant d'accepter de se lancer.

Puis il rentra chez lui, doucement.

Il s'éveilla vers 9h00. Mal au ventre et à la tête. Il était sérieusement temps qu'il songeât à se préoccuper de son hygiène de vie. Ouais... après.

Il engloutit un mauvais café froid accompagné d'un reste de paquet de biscottes plus vraiment craquantes, généreusement tartinées d'une confiture dont il prit soin d'enlever la couche de moisissure auparavant. Sa mère disait toujours que la moisissure isolait et protégeait le restant du pot... conneries, mais bon, il aimait bien s'accrocher à ces drôles d'idées.

Puis il chercha ses clés pendant au moins dix minutes, pestant contre son manque

d'organisation et d'ordre. Il finit par mettre la main dessus, enfila un manteau, puis prit la route, direction l'hôpital.

Si le vieil homme, Renaud Mollard, était toujours de ce monde, il comptait bien le rencontrer et le questionner.

Il ignorait quels pouvaient être ses liens avec cette histoire d'être élu chez les Indiens, et en quoi cela pouvait intéresser un homme tel que monsieur Vargas. Mais il mènerait l'enquête, dût-il ne jamais appréhender ces paramètres-ci.

Le parking interne à l'hôpital était littéralement bondé, aussi dut-il se résoudre à se garer plusieurs centaines de mètres plus loin. Encore un peu de marche ne lui ferait pas de mal, bien sûr, si ce n'était ce foutu petit crachin pénétrant.

À l'entrée, il se retrouva face à une employée supposément préposée à l'accueil, qui semblait, à en juger par son expression courroucée, trouver fort de café que ces foutus et décidément bien nombreux visiteurs ne se fussent donné le mot pour la déranger durant ses conversations téléphoniques privées. Quels sans-gêne!

Ils ne semblaient même pas se rendre compte qu'ils se trouvaient en plein milieu (comme des chiens dans un jeu de quilles) d'une discussion de la plus haute importance au sujet de la robe qu'elle projetait de mettre pour son rendez-vous avec ce si beau garçon rencontré la veille.

Il lui faudrait perdre un peu de poids avant ça, et ces abrutis paraissaient n'avoir pas conscience du caractère primordial et impérieux de la chose. Puis filer chez le coiffeur pour mettre de l'ordre dans cette magnifique tignasse rouquine qui habillait sa grosse tête. Elle DEVAIT en parler de toute urgence à son amie Beckie.

Mais bien sûr, en bons égoïstes autocentrés que seuls leurs propres problèmes intéressaient, tous ces corniauds dégénérés attendaient après elle et ne s'en iraient pas tant qu'elle ne leur aurait pas donné le numéro de chambre d'un parent malade ou annoncé le décès d'un proche.

Boulot ingrat.

Elle finit par raccrocher le combiné, et aussitôt les appels en attente retentirent. Elle souffla en gonflant exagérément ses déjà bien amples, mais flasques joues, faisant naître instantanément dans l'esprit de Marc l'image du gros orang-outan mâle du zoo municipal. Il se retint prudemment d'en rire.

Deux personnes passèrent avant Marc, recevant chacune tout le mépris et la colère de cette dame. Sa stature de déménageur breton et son faciès de dogue de Bordeaux n'incitaient guère à chatouiller le chien de garde. Chacun prit le renseignement attendu et mit son mouchoir sur ses désirs de rébellion face à l'agression caractérisée.

Puis vint son tour, et il se sentit comme l'élève venant de commettre une grosse bêtise frappant à la porte du directeur de l'école. Merde, avoir encore peur d'une mégère non apprivoisée à son âge. Bon, soit, celle-ci en valait bien trois ou quatre, donc la prudence était de mise.

— Il veut quoi? beugla-t-elle avec un ton de reproche à faire culpabiliser la plus blanche des colombes.

— Je cherche un homme, un vieil homme qui, m'a-t-on dit, avait toutes les chances de se trouver encore dans cet établissement.

— Si il me donne pas son nom, comment il veut que je le renseigne. Je vous jure, pffff.

— Oui, j'y venais. Monsieur Mollard. Renaud Mollard.

— Et il est de la famille?

Le cerbère le fusillait du regard avec une telle insistance qu'un instant il crut qu'elle allait lui demander tous les détails intimes le concernant, de la couleur et propreté de son

caleçon au dernier rapport qu'il avait eu, avec identité de la ou du partenaire.

— Euh... non. Je... voudrais simplement rencontrer monsieur Mollard.

— Il est bien ici. Et depuis plus longtemps que moi, encore. Bouh, il était temps qu'il lui rende visite, à s't'âge là, il nous emmer... il restera pas longtemps parmi nous.

— Bien, et... quelle chambre, s'il vous plaît?

— C'est la 231, au deuxième étage. S'il a pas trop la flemme, ce qui m'étonnerait vu le ventre qu'il se trimballe, il a les escaliers juste derrière lui. Sinon, il a l'ascenseur au bout du couloir. Au suivant, merci!

Marc resta bouche bée devant cette employée modèle. Il eut une très forte envie de rétorquer une bonne vacherie sur le physique de cette vache enragée, voire de lui emmancher une droite dans ce menton proéminent, mais se ravisa, estimant que cela ne ferait de toute façon pas avancer les choses. De plus, étant donné la largeur d'épaules digne d'un lutteur et le caractère agressif de cette Jabba la pute, mieux valait faire profil bas.

Après tout, il était simple détective, pas James Bond ni Largo Winch, capables, eux, de se tirer des griffes de grizzlys en furie.

Il prit l'ascenseur, pour ne pas froisser le colosse à tétines, ne pas lui donner tort.

Il monta au second, et lorsqu'il s'arrêta, la porte s'ouvrit sur un monde de cris, de gueulantes et d'odeurs qui lui donna envie de faire demi-tour.

Il osa un pas dans le couloir aux murs bleus et au sol plastifié.

Les diverses fragrances mêlées lui donnaient la nausée. Produits d'entretien, médicaments, odeurs corporelles, pisse et merde... la mort, aussi, telle était son impression... un joyeux mélange peu engageant.

Le personnel soignant le regardait comme s'il était issu d'un croisement hasardeux, bâtard hybride de deux espèces éloignées.

Il avançait, scrutant le numéro de chaque chambre. Il comprit, ou interpréta comme telle, la mine étonnée des infirmières et docteurs, en voyant qui occupait majoritairement cet étage.

Essentiellement de vieilles personnes, à l'article de la mort. Autant dire que les visites devaient être plutôt rares.

Approchant du numéro cherché, les voix et vociférations montèrent d'un cran. De même que les effluves. Ici flottait un insoutenable remugle excrémental. Même Léon n'était pas capable de s'extérioriser ainsi.

Il trouva enfin LA chambre.

À l'intérieur, une infirmière taillée comme un Golem tenait en ses bras un vieillard odorant, squelettique et hilare. Une autre (non alléchée par l'odeur, non non), correspondant beaucoup plus à l'image attendue pour une femme, ôtait les draps souillés du lit du vieux, occupation qui semblait la mettre en rage.

— Combien de fois faudra-t-il qu'on vous le dise, monsieur Mollard? Appelez avant de faire dans votre lit! En pleine journée, en plus, nous sommes largement assez nombreuses pour ça.

— Pour que le panzer en blouse blanche m'attrape comme une brassée de bois sec et me balance sur la cuvette froide, à m'en péter le coccyx? Aaaaah non, merci, ma ptite dame. Zêtes ben gentilles, les copines, mais à mon âge, on aime son confort, même pour chier, niaaaaaaa.

— Un jour, monsieur Mollard, je vous lancerai si fort sur la lunette des w.c. que vous y resterez collé. Je crois même que nous finirons par vous attacher dessus. Vous y mangerez, dormirez, mourrez si vous voulez même.

— Pour manger la merde que vous nous servez ici, ce sera encore la meilleure place,



niaaaaaa.

— Toujours à vous plaindre. N'empêche que si j'en juge par les cadeaux que vous nous laissez dans vos draps, vous ne devez pas trop cracher sur les assiettes.

— Je ne crache que lorsque ma divine et douce Berthasse me manipule et m'y invite niaaaa.

La plus jeune finit de refaire le lit avec des draps propres, et le gorille lança le vieux à la gueule infernale dessus. Il ne cessait de rire comme un dément, ce qu'il était certainement.

Dans l'autre lit de cette chambre, un autre vieillard, silencieux celui-ci, se tenait immobile, tête dressée sur un oreiller épais, yeux fixes.

Marc se prit à se demander lequel des deux il préférerait que fût Renaud.

L'interminable bavard rigolard qui devait à la longue vous donner des migraines, ou le calme et muet, dont il ne tirerait probablement pas grand-chose.

Au jugé, il estima que le plus âgé des deux était probablement le silencieux.

La jeune infirmière sortit, nauséuse, chargée d'un colis infectieux roulé en boule, et lui fit au passage un signe de tête qui tenait autant du "bonjour" que du "voyez ce qu'on est obligées de faire".

L'autre, visiblement plus expérimentée et rouée aux coups bas dont se rendait coupable ce vieil emmerdeur, prit le temps de border ce dernier. Très serré, de sorte qu'il ne pût plus bouger. Une camisole improvisée pour patient récalcitrant.

— Ah elle aime ça, les jeux de bondage, hein, ma grosse cochonne. M'avoir à sa disposition, ça lui fait des choses, niaaaaa

— Holà oui, vous n'imaginez pas à quel point cela m'excite d'immobiliser un vieux chewing-gum. Vous ne pourriez pas prendre exemple sur monsieur Breol? Regardez, lui ne nous crée aucun problème.

— Elle aimerait me voir aussi inexistant du bulbe que mon cher voisin, hein. Lobotomisé, ça lui conviendrait bien ça. Le jour où j'aurai, comme lui, du yaourt dans le crâne, qu'elle veuille bien me faire plaisir, qu'elle m'achève donc. Non parce que ne plus avoir conscience de me faire dessus et donc n'en tirer aucun plaisir, ce serait bien la fin, pour moi, niaaaaaa.

— Je vous laisse. Essayez d'attendre au moins la relève de la nuit pour barbouiller vos draps. Oh, bonjour monsieur. Pardonnez-moi, j'étais tellement occupée avec ce vieux coyote décrépi que je ne vous avais pas vu. Vous cherchez quelqu'un?

— Bonjour, madame. Il n'y a pas de mal, aucune inquiétude à ce sujet. Et en effet, je cherche bien quelqu'un. Monsieur Mollard, pour être exact.

— Les miracles existent donc. Depuis que j'ai intégré le personnel de cet hôpital, et ça fait tout de même une jolie guirlande d'années, jamais ce vieux bouc n'avait reçu qui que ce soit. Et je doute qu'après cette première, l'expérience se renouvelle. Je veux dire, nous, nous le subissons contraintes et forcées. Toute personne saine d'esprit et voulant le rester ne peut souhaiter s'exposer plus d'une fois à pareille torture.

— Niaaaaa. Entrez donc, gamin. N'écoutez pas le panzer, elle vous fera tourner bourrique. Venez donc m'expliquer ce qui vous amène. Ça me changera des vacheries quotidiennes dispensées par ces hyènes en jupons.

— Je vous le laisse, monsieur, avec plaisir. Bonne chance.

— Merci.

Berthe se retira, fermant la porte derrière elle.

— Bonjour monsieur Mollard. Je me nomme Marc Tapage.

— Ben moi tu sais apparemment qui je suis. Ton nom me dit rien du tout, je crois pas te connaître, mon gars.

— Non, on ne se connaît pas. Je crois par contre que vous connaissez Josepha Fricard.

— Oh, pour sûr, c'est la tiote du Fricard, s'lui qui tenait une baraque à frites.

— Oui, c'est bien elle. Et c'est grâce à elle que j'ai su que vous étiez toujours...

— En vie, ouais, c'est pas une insulte. J'aurais pu être dans le même état que mon voisin là, lui il est en mode limace, à part lâcher un filet de bave sur son oreiller, il est plus bon à rien. Mais non, le Renaud est toujours vivant, et bien vivant. L'est pas né celui qui lui fera fermer sa gueule, tu peux me croire, gamin. Allez, dis-moi s'que tu me veux. Elle a raison au moins sur ce point, la Berthasse, c'est pas habituel que quelqu'un vienne me voir, alors doit bien y avoir une raison valable pour ça.

— Il se trouve que j'ai lu votre livre, monsieur Mollard.

— Mon livre? Ben merde alors. Tu m'en bouches un coin, sérieux. Où donc t'as pu le lire? Me dis pas que la bibli l'a conservé?

— Oh que si, ils l'ont conservé, et il est en très bon état. Je tenais d'ailleurs à vous féliciter, c'est passionnant et bien écrit.

— Eh oh, commence pas à me lécher la pomme, j'aime pas ça. T'es pas venu juste pour me tenir les burnes au chaud, non?

— Je voulais vous demander de plus amples renseignements au sujet de cette légende sur les... Anatutu... Atunana...

— Awanatus, corniaud! Et en quoi ils t'intéressent, les Awanatus?

— Je me demandais simplement quelle était la part de réalité dans ces contes. Je me suis piqué au jeu à la lecture de votre ouvrage, et ça m'intrigue vraiment. Êtes-vous lié de près ou de loin à ces Indiens?

— Là mon camarade, c'est une très longue histoire. Si je dois te la conter, ça prendra du temps, plusieurs jours, au bas mot. Chuis pas un rapide moi, j'ai besoin de prendre mon temps. C'est que c'est tout s'qui me reste, le temps, malgré mon âge. Pi si tu veux tout savoir, ce sera pas gratos, faut quand même qu'tu le saches.

— Vous voulez... que je vous paye?

— Ben ouais, t'en as de bonnes toi. Tu crois pas que j'vais me taper tout le boulot pour rien.

— Bien. Dites-moi votre prix, en ce cas. Deux cents euros?

— Qu'est-ce que tu veux qu'j'en foute, de ton oseille, franchement? T'as l'impression que j'ai le loisir de me promener dans les galeries marchandes pour le dépenser?

— Euh, non, mais je vois pas...

— T'inquiète, je vais éclairer ta lanterne. Tu m'as pas l'air d'un vif toi, je sens que j'ai pas fini de t'expliquer les choses. Moi, s'que j'aime par-dessus tout, c'est les caramels mous. Mais pas ceux qui collent aux dents là, ce s'rait un coup à m'retrouver le clapet scellé à tout jamais. Non, ceux qui fondent, tu vois? Ici, la Berthasse a décidé que j'avais plus droit à rien, en tout cas surtout pas ce que j'aime. Ah t'en fais pas que les trucs que je déteste, elle m'en fout des plâtrées, cette garce confite.

— Mais si ça vous est interdit, ils ne me laisseront pas vous en amener.

— Tu vois gamin, s'qui m'emmerde, c'est que ma première impression est toujours la bonne. Et ma foi, tu me prouves que t'es un ramollo du ciboulot et du caleçon aussi. Elle te fait peur, le panzer en culottes blanches, ou quoi?

— Non, non, c'est pas ça, monsieur Mollard. Juste que si c'est mauvais pour votre santé, je ne voudrais pas être responsable de..

— Mais bon sang, vous me faites tous chier avec ma santé. Tu sais quel âge j'ai, le chiard? J'ai 108 ans. 108! Tu crois vraiment que c'est maintenant que je vais me pourrir les artères et les ratiches que j'ai plus? Arrêtez un peu vos conneries, m'enterrez pas trop tôt,

laissez-moi profiter un peu, merde! C'est quand même un comble, à soi-disant vouloir prolonger notre existence, on nous empêche de vivre.

— Bon c'est d'accord. Je vous amènerai une grosse poche la prochaine fois, sans faute. Je trouverai bien le moyen de passer ça, c'est quand même pas comme si je trimballais de la drogue.

— Pour le sergent-chef instructeur Berthasse, bien sûr que si, mais tu t'en fous. Bon, et pi c'est pas tout. Crois pas que tu vas t'en tirer à si bon compte. J'aimerais un peu de gnôle, aussi. De la bien corsée qui te déchire l'œsophage et te crame la tripe. Même si elle est frelatée, je m'en cogne, pourvu que ça arrache.

Marc pensa un instant protester, mais sut aussitôt que ce serait vain et qu'il n'arriverait qu'à braquer ce vieil entrogné.

— Bien, je trouverai ça aussi. Je connais un endroit où ils en produisent. Ils nomment ça le vitriol. Je saurais pas dire à base de quoi c'est fait, vaut mieux pas le savoir d'ailleurs, je pense. Mais ce que je sais, c'est que ça provoque ce qui doit s'apparenter à une explosion atomique sur tout le trajet que ça suit. Même pour pisser, vous cramerez les draps et ça emmerdera deux fois plus le cerbère.

Bingo, touché. Les yeux de Renaud s'illuminèrent tout à coup.

— Je sens qu'on va bien s'entendre, finalement. T'es un peu con, mais après quelques jours à mon contact, on devrait arriver à faire quelque chose de toi. Je vais même te faire une fleur. Je vais te faire confiance et commencer mon histoire. T'façons, j'ai rien d'autre à foutre jusqu'à la prochaine selle. Tiens, tu veux pas me décoincer les draps, un peu, ste plaît. L'autre grasse garce m'a emmailloté comme un jambon de Noël.

Marc défit le carcan de tissu destiné à contenir le vieillard le plus détestable et détesté du monde.

Ce dernier lâcha un soupir de soulagement, puis se redressa en position assise, en calant son gros oreiller dans son dos.

— Tu peux me filer à boire, ste plaît, avant que je commence, j'ai la gueule comme de la toile émeri.

Marc s'exécuta, pensant tout de même que l'aventure aux côtés de Renaud risquait bien de durer plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu.

Mollard but sans aucune précaution, renversant de l'eau partout dans son lit.

Nul doute que sa vie se résumait désormais à faire chier le monde. Marc ne tarderait peut-être pas à savoir s'il en avait toujours été ainsi ou s'il avait connu d'autres activités plus intéressantes pour lui.